

JEUNES HOMMES EN COLÈRE DANS LES CAMPS : RELATIONS ENTRE SEXE, ÂGE ET CLASSE SOCIALE PARMIL LES RÉFUGIÉS BURUNDAIS EN TANZANIE

par Simon Turner

DE NOUVELLES QUESTIONS CONCERNANT LA RECHERCHE SUR LES RÉFUGIÉS Document de travail n° 9

Ces documents de travail sont publiés par le Centre for Documentation and Research. Ils fournissent aux employés, aux consultants et aux associés du HCNUR un moyen de publier les résultats préliminaires de leurs recherches sur les questions relatives aux réfugiés. Les documents ne reflètent pas le point de vue officiel du HCNUR. Ils sont aussi disponibles en ligne à l'adresse : unhcr.ch/retwodd/pubs/pubon.htm.

Ce document a été édité en tant qu'introduction à une lecture de base sur l'étude de cas de Lukole du module 6 du cours La problématique hommes-femmes et les opérations de paix.

Introduction

L'auteur de ce document cherche à mieux comprendre la façon dont la vie dans un camp de réfugiés affecte les relations entre les personnes de sexe, d'âge et de classe sociale différents parmi les réfugiés burundais en Tanzanie. Il met plus spécifiquement l'accent sur la façon dont la politique d'égalité de l'opération de secours remet en question la hiérarchie établie. Par une analyse des représentations chez les réfugiés des relations entre les hommes et les femmes, entre les générations et entre les paysans et les «grands hommes», il est montré qu'il existe un sentiment généralisé de décrépitude dans le camp. Les jeunes hommes sont particulièrement mis à l'épreuve; ils sont en effet à une étape de la vie où ils doivent se trouver une place dans la société en tant que pères, maris, protecteurs et pourvoyeurs, bref, en tant qu'hommes. Cependant, je montre aussi que plusieurs jeunes hommes adultes profitent de l'occasion pour se trouver d'autres façons de survivre, tant du point de vue matériel que de celui de la création d'identité.

Le but du document est d'explorer ce qui arrive à une collectivité et à sa hiérarchie sociale établie, à ses normes et à ses idéologies quand elle est si radicalement transférée et relocalisée dans un lieu aussi étranger. Je maintiens que lorsque tous les réfugiés se retrouvent dans une sorte d'état de désarroi, ce sont les jeunes hommes qui ont l'occasion unique de jouer de nouveaux rôles en laissant les plus vieilles générations derrière. Je maintiens de plus que les idéaux sexospécifiques ne changent pas de manière significative, et que les jeunes hommes tentent de récupérer la masculinité qu'ils croient avoir perdue au camp.

Ce document est basé sur une période de plus d'un an de travail sur le terrain au camp de réfugiés de Lukole en Tanzanie du Nord-Ouest. Au moment où les travaux sur le terrain ont été effectués, en 1997 et en 1998, environ 100 000 réfugiés hutus burundais vivaient à Lukole. Ils ont quitté le Burundi en avion en 1993 et ils se sont retrouvés de diverses manières à Lukole, où leur mobilité et leurs possibilités d'activités étaient limitées. Ils dépendent tous des vivres du HCNUR.

Égalité et hiérarchie

Dans le camp, la nourriture et les autres ressources sont distribuées suivant le principe que tous sont égaux en dignité et en droits. Cette politique d'égalité est promue plus en profondeur par des programmes spéciaux pour les femmes et d'autres groupes désavantagés. Cependant, cette idéologie n'est pas directement compatible avec les idéologies qu'ont amenées avec eux les réfugiés. Ces dernières étaient fondées en grande partie sur les relations hiérarchiques : entre les hommes et les femmes, entre les générations et entre les «grands hommes» et les autres. Ces relations sont fondées sur l'autorité et le respect. Qu'est-il arrivé aux anciennes structures d'autorité? De quelle façon cela touche-t-il les relations hommes-femmes? De quelle façon les perceptions de «la femme hutue idéale» et de «l'homme hutu idéal» changent-elles? De quelle manière ces changements sont interprétés et représentés par les réfugiés? Voilà quelques-unes des questions que j'ai choisi d'explorer pour ce document. Une chose est très importante : les vivres viennent en fait du Programme alimentaire mondial (PAM), et sont distribués par un ONG mais les réfugiés n'ont de contact qu'avec le HCNUR. Au demeurant, mon intention n'est pas de critiquer la politique d'égalité du HCNUR. Je l'ai tout simplement énoncée comme un facteur qui influence la marge de manœuvre des réfugiés ainsi que leurs stratégies d'adaptation.

J'ai mis l'accent sur les jeunes hommes du camp parce que j'ai été surpris de voir le grand nombre de ceux-là qui détenaient des postes importants (chefs de rue, travailleurs pour les ONG, chefs politiques et hommes d'affaire accomplis). Au départ, je m'imaginai que les jeunes hommes, malgré le fait qu'ils ne soient pas considérés comme «vulnérables», auraient de graves problèmes à se trouver un rôle dans un camp puisqu'ils ne seraient plus en mesure de pourvoir aux besoins de leur famille et de la protéger par exemple. Pour ces raisons, j'ai donc été, au début, plutôt étonné de voir que ces jeunes hommes semblent avoir conquis le territoire appartenant à une autre génération qui détenait traditionnellement l'autorité ultime. Comment expliquer ce transfert des pouvoirs et l'apparent «succès» de ces jeunes hommes? Est-ce une stratégie qui vise seulement à obtenir des avantages matériels dans le camp, ou d'autres facteurs sont-ils en cause? Est-il possible, par exemple, d'imaginer que ces jeunes hommes ne font pas que profiter de la situation de transition où ils se trouvent, mais qu'ils essaient aussi de se trouver un rôle et une identité qui leur sont propres dans le camp où les anciennes valeurs sont mises à rude épreuve par l'administration du camp? En d'autres mots, y a-t-il un lien entre le sentiment de perte des jeunes hommes et leurs tentatives (fructueuses) de se trouver une identité en tant qu'homme et de regagner une position dans la société?

Afin de répondre à quelques-unes de ces multiples questions, il faut analyser la façon dont les réfugiés de Lukole voient et envisagent la vie dans le camp. Comment envisagent-ils leurs espoirs et leurs frustrations? Qui blâment-ils pour leur situation difficile? Je me suis aussi penché de plus près sur les stratégies d'adaptation des jeunes hommes qui ont réussi à Lukole et je les ai mises en relation avec les transferts des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes et entre les générations. Est-ce que leur nouvelle position ouvre la voie à une nouvelle idéologie concernant les relations hommes-femmes ou est-ce que l'ancienne idéologie est renforcée dans le camp où, ironiquement, les jeunes hommes retirent ce qu'il y a de mieux du HCNUR et des ONG?

«Le HCNUR est un meilleur époux»

Faire des travaux sur le terrain dans un camp de réfugiés peut être une tâche intimidante. Les réfugiés hutus de la Tanzanie sont d'un naturel suspicieux envers les étrangers qui leur posent des questions. Cependant, cette répugnance et cette suspicion dépendent du sujet de l'entrevue. Par exemple, la politique est un sujet très délicat. D'un autre côté, quand la discussion touche aux relations entre les hommes et les femmes, tout le monde, les jeunes comme les aînés, hommes ou femmes, se joint à la discussion avec un grand intérêt. Il y a souvent des discussions passionnées entre les hommes et les femmes.

Les hommes qui se plaignent que les femmes ne les respectent plus est un sujet récurrent. La raison alléguée est que les hommes ne sont plus en mesure de subvenir aux besoins de leur femme et de leurs enfants. C'est le HCNUR, ou tout simplement les *wazungu* (les Blancs), qui fournissent la nourriture, les médicaments et des feuilles de plastique pour construire des *blindes* (des huttes). Le HCNUR fournit le même nombre de choses aux femmes, aux hommes et aux enfants. Les femmes disent que «le HCNUR est un meilleur époux», du moins selon les hommes.

Par les entrevues avec le personnel du HCNUR et des ONG et en assistant aux réunions entre le HCNUR, les ONG implantés et les autorités tanzaniennes, j'ai découvert qu'une idéologie d'égalité était activement promue dans le camp. Un accent tout particulier était mis sur l'égalité entre les hommes et les femmes. Je ne critiquerai pas cette politique ici et je me contenterai de mentionner que l'égalité entre les sexes était un objectif explicite de l'opération de secours. Et, comme nous le verrons, promouvoir l'égalité entre les sexes n'implique pas automatiquement que celle-ci a été atteinte, peu importe ce qu'en disent les hommes réfugiés.

Mis à part le fait que tous les réfugiés ont théoriquement un droit égal à la nourriture, au logement, à la protection, à l'influence démocratique, etc., le HCNUR et ses partenaires implantés ont de nombreux programmes qui font la promotion des moyens de subsistance des femmes (p.ex. la formation professionnelle) et de leur influence sur la prise de décisions (p.ex. des comités de femmes). À Lukole, par exemple, j'ai assisté à une réunion de chefs de rue où une jeune femme travaillant pour le HCNUR était en colère contre les hommes qui sont chefs de rue (99 % des chefs de rue sont des hommes) parce qu'ils hésitaient à présenter des candidats pour les comités de femmes. De la même façon, j'ai vu une femme du HCNUR occupée à encourager les réfugiés à voter pour une

femme lors des élections d'un nouveau chef de rue. Malgré ses efforts, la femme ayant récolté le plus de votes n'en a eu que huit.

À partir des données recueillies, j'ai pu mettre en évidence certains points dont j'ai confirmé l'authenticité lors d'entrevues de groupe, d'entrevues individuelles et de discussions informelles dans le camp. Lorsque je leur ai demandé : «Voyez-vous de quelconques changements dans les situations hommes-femmes depuis que vous êtes au camp (quelle situation a changé)?», la réponse que j'ai reçue le plus souvent de la part des répondants masculins était que les femmes n'obéissaient plus aux époux ou ne les respectaient plus (97 réponses). De ces réponses, 45 mentionnaient directement que les femmes croyaient que le HCNUR était un meilleur époux. Évidemment, les femmes avaient un autre point de vue et étaient moins enclines à blâmer les femmes pour les actes répréhensibles du camp. Cependant, un nombre considérable de femmes suggéraient que les épouses perdaient le respect qu'elles avaient pour leur époux parce que le HCNUR nourrissait tout le monde sans tenir compte du sexe ou de l'âge de la personne (environ 8 % des réponses). Durant les entrevues de groupe, je confrontais souvent les femmes aux énoncés des hommes et la réponse typique était que cela dépendait de l'épouse, et si oui ou non elle comprenait la situation difficile de son époux. Une employée d'un ONG a expliqué qu'il était préférable de donner la moitié de son revenu à son époux pour qu'il ne soit pas humilié de ne pas être le principal soutien de la famille. Les employés expatriés mettaient encore plus l'accent sur cette idéologie que les Tanzaniens, bien que même le personnel tanzanien se plaignait de la dominance des hommes et de l'absence de démocratie dans le camp.

Le fait que le HCNUR joue le rôle du père/époux est très révélateur pour la société burundaise dans laquelle le père/époux est idéalement le soutien de la famille. Selon les réponses données par les réfugiés, cela signifie que c'est l'homme qui donne des ordres à la maison sans pour autant qu'il traite mal son épouse. Au contraire, un bon père et époux donnera des cadeaux, habituellement des vêtements, à son épouse et à ses enfants, et prendra les bonnes décisions pour le bien-être général de sa famille. D'un autre côté, l'épouse hutue burundaise idéale devra obéir à son époux et le respecter. Comme l'expliquait un chef de rue :

Dans la Bible, l'homme et la femme sont égaux, ce qui est aussi le cas dans les lois du HCNUR. Mais cela n'est pas bien. Un homme doit donner certains ordres dans sa maison et quand les femmes sont égales à l'homme, cela signifie qu'elles peuvent aussi donner des ordres dans la maison, certains ordres aux hommes. Au Burundi, il est interdit que la femme donne des ordres à l'homme. (Chef de village, 2 février 1998).

On s'attend d'un bon époux qu'il pourvoit aux besoins de sa famille, se mette en valeur en donnant de beaux vêtements à son épouse. Durant les fêtes ou les cérémonies au camp, les hommes montreront leur épouse de sorte que tout le monde pourra voir à quel point l'étoffe de leur habillement est chère. Finalement, l'échec des hommes à être de vrais hommes et à subvenir aux besoins de leur épouse amène les femmes à ne plus se

comporter comme elles le devraient et à ne plus obéir à leur époux. La seule «loi» à laquelle elles obéissent est celle du HCNUR.

D'autres sujets mentionnés par les réfugiés dans les entrevues de groupe et dans le questionnaire concernant les changements dans la structure sociale sont, entre autre, les mariages entre hommes âgés et jeunes filles et les mariages entre femmes âgées et jeunes hommes, les gens qui se marient généralement trop jeunes, l'infidélité, la polygamie et la prostitution. Tous ces indicateurs de désorganisation sociale sont reliés aux relations hommes-femmes. Plusieurs de ces indicateurs sont aussi reliés à l'âge. D'autres modifications dans les relations entre groupes d'âge sont aussi fréquemment mentionnées, comme par exemple le fait que les jeunes ne respectent plus les aînés ou que les parents n'élèvent plus correctement leurs enfants.

Une bonne épouse est silencieuse et timide et obéit à son époux. Les jeunes femmes fortes en gueule sont considérées comme des prostituées et ont de la difficulté à se trouver un époux. Il est pratiquement impossible d'estimer si l'infidélité, la prostitution, le divorce, la polygamie, l'égoïsme et le manque de probité ont en fait augmenté. Il est intéressant de noter dans les réponses de quelle façon l'infidélité féminine et les histoires d'un soir sont décrites comme étant de la prostitution alors que les relations sexuelles extra-conjugales de l'homme sont décrites comme étant de la polygamie. Il ne fait aucun doute que les conditions structurelles de l'unité familiale ont changé radicalement depuis le départ du Burundi. Avec ces changements, la famille (idéale) a été menacée, et les réfugiés ressentent fortement cette menace. En d'autres mots, il y a un sentiment que les choses ne sont plus ce qu'elles étaient et une insécurité face à ce que réserve l'avenir. Il semble y avoir un sentiment général de perte : perte de confiance, perte des repères et perte des structures d'autorité qui étaient tenues pour acquis.

La menace à l'autorité est perçue aussi dans d'autres domaines de la vie sociale. Les positions sociales sont difficiles à maintenir dans le camp où tout le monde est égal pour le HCNUR. Comme me l'expliquait un jeune instituteur, les «grands hommes» ne peuvent maintenir leur autorité vis-à-vis des «petites personnes» parce qu'ils vivent ensemble, sans barrières pour les séparer.

Au Burundi, cependant, les instituteurs vivent dans leur maison et les enfants vont peu les visiter. Ici, nous vivons ensemble et c'est peut être parce que les enfants sont mes voisins qu'ils ne me respectent pas bien. Je peux donner un exemple. Quand nous allons nous procurer de la nourriture, je rencontre mes élèves et ils disent c'est mon instituteur... (Jeune instituteur, 18 juin 1997)

Les enfants peuvent voir dans son blinde et découvrent qu'il mange la même nourriture qu'eux. Nous voyons ici encore que l'égalité n'est pas un état désiré. La structure physique du camp ne permet pas aux hommes, aux «grands hommes» et aux aînés de maintenir l'illusion de leur supériorité. Par exemple, l'instituteur ne peut plus cacher le

fait qu'il mange lui aussi des fèves et du maïs. Non plus que le père peut prétendre qu'il est le principal soutien de la famille en contrôlant les revenus d'argent et en achetant occasionnellement une belle *kanga* pour sa femme. Finalement, les connaissances et les expériences qu'ont les aînés de l'histoire locale, des coutumes et des familles n'ont que peu ou pas du tout d'importance dans le camp.

On pourrait affirmer que nous assistons à l'ébranlement du patriarcat et d'une autorité qui n'avaient pas encore été remis en question. Les réfugiés de Lukole vivent ces changements sur une période extrêmement courte. De plus, le processus est, pour une grande partie, contrôlé par des facteurs externes, ou plutôt un acteur apparent, le HCNUR, lequel peut porter le blâme pour les «faits répréhensibles du délabrement social». On constate encore plus ce fait parce que les réfugiés de Lukole décrivent le HCNUR comme le père et l'époux. Il prend la place du patriarche et dépossède les gens de tout contrôle sur leur propre vie. Ce fait est illustré dans la réponse suivante tirée du questionnaire à la question concernant les changements comportementaux des gens :

Il y a un changement. Les gens ne s'occupent plus de leur propre vie. Ils vivent comme des bébés dans les bras du HCNUR. (Mar, 27 ans)

Dans les sections qui suivent, je me penche sur la façon dont les jeunes hommes tentent de récupérer leur masculinité grâce à diverses stratégies, ébranlant ainsi ironiquement les efforts du HCNUR pour promouvoir l'égalité.

Jeunes hommes

L'impression que nous laisse la discussion qui précède est celle d'une collectivité au désespoir. Les anciennes normes et valeurs concernant les questions essentielles comme les relations entre époux et épouses, parents et enfants, riches et pauvres, sont mises à rude épreuve par le régime du camp. Les anciennes autorités perdent leur poigne et une nouvelle autorité, représentée plus fortement par le HCNUR, contrôle les ressources, les moyens de subsistance et les formations idéologiques (par exemple, l'idéologie de l'égalité entre l'homme et la femme).

Les jeunes hommes sont lourdement touchés par ces changements et ce, de différentes façons. Ils sont à un moment important de leur vie où ils sont supposés fonder une famille qu'ils protégeront et dont ils combleront les besoins. On attend aussi d'eux qu'ils se trouvent une place dans la hiérarchie parmi les autres hommes de leur collectivité. Les relations entre hommes sont très importantes pour la compréhension de l'identité masculine. Dans le monde, l'état d'«un vrai homme» est toujours précaire et incertain, c'est «un état que les garçons doivent gagner à tout prix» (Gilmore 1990, p II). Un garçon ne devient pas automatiquement un homme. Il doit se battre pour le devenir, faire ses preuves dans le groupe et ce, en courant toujours le risque d'être qualifié de «lâche», d'«efféminé» ou de «bébé». Ainsi, ne pas être à la hauteur de l'idéal masculin signifie qu'un jeune homme risque de se voir dépouiller de son identité sexuelle. Ce processus de la création de l'identité a été interrompu à un stade crucial par l'arrivée dans un camp de réfugiés et par la vie qui y est menée.

À ma grande surprise, j'ai découvert que de nombreux chefs de rue et de village étaient très jeunes (moins de 20 ans). D'autres jeunes hommes semblent jouir d'une grande influence en travaillant pour les ONG et le HCNUR en qualité de gardiens de sécurité, d'assistants médicaux, de travailleurs sociaux et d'instituteurs. D'autres ont mis sur pied des entreprises allant de salons de coiffure aux services de vélo-taxi et à l'achat-vente de rations alimentaires alors que d'autres sont actifs en politique clandestine. Cela ne signifie pas que la vie dans les camps de réfugiés est moins bouleversante pour les jeunes hommes que pour les aînés ou les femmes. Ils sont également dans un état de désarroi et leur sentiment de perte est au moins aussi grand. Bien que les femmes semblent essayer de poursuivre les choses comme elles étaient au Burundi, de cuisiner, de prendre soin des enfants, d'aller chercher du bois à brûler, etc., les hommes les plus vieux semblent être paralysés par la situation alors que certains jeunes hommes utilisent en leur faveur cette suspension des structures sociales et essaient de changer les choses à leur avantage.

Stratégies d'adaptation

Je porte maintenant plus particulièrement mon attention sur les stratégies d'adaptation des jeunes hommes du camp de réfugié de Lukole pour voir quel rapport elles ont avec les difficultés auxquelles la famille doit faire face ainsi qu'avec le sentiment général quant au fait que les normes et les valeurs ne tiennent plus. Avant de faire la description de quelques-unes des stratégies d'adaptation qui ont remporté le plus de succès, j'aimerais souligner qu'il reste toujours un grand nombre, probablement la majorité, de gens qui passent le temps en jouant aux cartes ou au *urubugu* (un jeu qui se joue avec des pierres ou des pépins et des trous dans le sol), ou tout simplement à traîner autour des *blindes*. L'importance que j'accorde aux réfugiés qui s'en sortent n'est pas due à leur nombre, mais plutôt à leur capacité à transformer les structures du pouvoir actuelles et, probablement, même l'idéologie dominante.

Lorsque je suis arrivé au camp la première fois, j'ai été très surpris de voir de très jeunes hommes parmi les chefs de rue et de village. Un sondage mené auprès de 62 chefs de rue et de village (sur une possibilité de 100 environ) m'a révélé que 17 avaient entre 24 et 29 ans, tandis que deux seulement avaient plus de 50 ans. Les autres étaient dans la trentaine (26) et la quarantaine (17). J'en ai même rencontré qui étaient plus jeunes encore. En fait, un de ceux-là avait l'air si jeune que le représentant du HCNUR, présent lors de son élection, doutait qu'il puisse avoir le droit de voter, encore moins de se faire élire. Il disait avoir 21 ans. En théorie, toute personne de plus de 18 ans peut voter. Les chefs ne reçoivent pas de salaire du HCNUR.

Les chefs de rue et de village participent à des assemblés avec le HCNUR, les ONG et les autorités tanzaniennes (le commandant du camp et la police) sur une base régulière, où ils présentent les problèmes des réfugiés. Ils s'assurent aussi que la communication se fera dans les deux sens. Par exemple, ils font circuler de l'information sur tout : la manière de construire des latrines à fosse, les encouragements aux gens afin qu'ils se gardent d'utiliser la violence politique, etc. L'autre tâche principale dont ils doivent s'acquitter consiste à régler les différends entre les personnes qui se trouvent dans leur

circonscription. Sous les chefs de rue ou de village se trouvent les «chefs de quartier» et au-dessus, les «présidents de camp». Parallèlement à cette organisation se trouve le *abashingantahe*, le conseil traditionnel des anciens qui règle les problèmes entre voisins. De plus, j'ai remarqué qu'il y avait un réseau de «grands hommes» à qui on peut s'adresser en cas de problèmes.

Pourquoi y a-t-il autant de jeunes hommes qui occupent le poste de chef de rue ou de village? Les réfugiés expliquent cette situation par la nécessité de se déplacer afin de se rendre aux bureaux du HCNUR, des ONG ou au poste de police sans préavis. Un chef peut avoir à transmettre un message à toute la communauté, ce qui implique qu'il devra le faire à pied, se déplaçant dans toute la région en criant le message aux gens. Les hommes âgés ne peuvent remplir cette tâche, affirment-ils. Des raisons semblables expliquent le fait qu'il n'y a pas de femmes qui deviennent chefs. Elles ne peuvent pas s'acquitter de cette tâche en transportant un enfant dans leurs bras, en s'occupant de la maisonnée et, très souvent, en étant enceintes. De plus, les chefs doivent avoir un certain niveau d'alphabétisation pour pouvoir prendre des notes durant les assemblés. Quelques-uns de ces jeunes gens se déplaçaient toujours avec leur stylo et leur calepin pour affirmer leur statut supérieur. La langue est aussi mentionnée comme étant un atout. Contrairement au Burundi, où le kirundi et le français sont les langues officielles, la connaissance de l'anglais ou du swahili est un grand avantage dans les camps afin de mieux communiquer avec les Tanzaniens et les étrangers travaillant pour les OGN, l'ONU et les autorités tanzaniennes.

Les jeunes hommes nous expliquaient comment ils avaient appris à ne pas être «timides». Ils n'ont plus peur de s'adresser à un *muzungu* ou d'exprimer leurs opinions lors des assemblés, devant les anciens, les fonctionnaires et les étrangers. Tout comme les femmes sont sensées être timides et réservées face aux hommes, les jeunes gens sont aussi sensés l'être face aux anciens. Il y a aussi un élément ethnique qui entre en jeu, car la timidité est souvent associée aux Hutus burundais. Les Tutsis s'expriment aisément, ils sont malhonnêtes et rusés, tandis que les Hutus sont honnêtes, modestes et timides. Les réfugiés sont manifestement ambivalents à propos de ces vertus hutues, car ils réalisent qu'ils paient continuellement le prix de leur timidité naïve. Les réfugiés burundais voient les avantages que comporte l'attitude tutsie et, après être restés quelque temps avec les Hutus rwandais, que se soit dans les camps ou en tant que réfugiés au Rwanda, ils disent avoir acquis la même assurance que les Rwandais. «Parce que les Burundais ont déjà cohabités avec les Rwandais, certains ont adopté leur comportement, car les Rwandais ne sont pas timides. Donc certains Burundais vont maintenant «voir» à l'extérieur du camp. Ils ont commencé à se comporter comme des Rwandais.» (Village F2, janvier 1998)

Une autre stratégie utilisée par les jeunes hommes est de trouver un emploi auprès d'un organisme d'aide humanitaire qui œuvre dans le camp. Même avec une éducation limitée, ces jeunes hommes (et un bon nombre de jeunes femmes) ont la chance d'occuper des postes d'une certaine importance qui auraient normalement été réservés à des gens ayant une meilleure éducation et de meilleurs contacts au Burundi (lire Tutsis). La plupart des aptitudes requises pour remplir les fonctions de chef de rue sont aussi requises pour ces postes, c'est-à-dire la mobilité, la faculté d'adaptation, «ne pas être timide», la langue et

l'alphabétisation. Toutefois, pour ces postes, on insiste plus sur l'alphabétisation et la langue que sur les bonnes relations avec l'ensemble de la communauté puisque les gens ne sont pas élus. Cependant, il est profitable d'avoir de bonnes relations avec les bonnes personnes aux bons endroits. On m'a dit qu'une personne qui trouvait un emploi pour une autre personne dans un ONG gardait la moitié du salaire de la personne en guise de faveur.

Les employés des ONG ne reçoivent qu'un maigre salaire qui varie entre 14 000 et 22 000 shillings par mois (23 à 26-\$US). En plus de leur salaire, ils peuvent profiter de divers gains fortuits. Travailler dans les centres de ravitaillement pour les enfants sous-alimentés, par exemple, est très attrayant, car une grande partie de la viande, du poisson et du lait se retrouve dans l'estomac des employés. D'autres ont été impliqués dans la vente de couvertures qui devaient être distribuées aux personnes âgées. Mis à part la corruption directe, ces emplois offrent d'autres avantages indirects. Les employés occupent des postes stratégiques d'intermédiaires entre les organismes d'aide humanitaires et les bénéficiaires. L'accès par la population du camp aux ressources essentielles telles que le secours médical, l'éducation, la sécurité contre vol, passe par les intermédiaires. Il devient important d'avoir de bonnes relations avec un employé de l'ONG car il peut vous obtenir des faveurs en retour créant ainsi une traditionnelle relation de base patron-client. Toutefois, ces stratégies ne constituent pas seulement un moyen d'enrichissement personnel, tel qu'illustré dans les exemples suivants.

Jean (nom fictif) a 21 ans et travaillait comme «coordonnateur communautaire» pour la Fondation africaine pour l'éducation (FAE). Il détenait un poste de surveillance et investissait son salaire dans des vélos qu'il utilisait comme vélo-taxis. De cette façon, il a pu augmenter ses revenus et il a pu payer les frais scolaires de son jeune frère à l'école secondaire administrée par les réfugiés. Il a aussi pu mettre de l'argent de côté pour aller à Nairobi où il espérait terminer ses études. Son voyage à Nairobi et Kampala s'est conclu par un échec. Au moment de l'entrevue, il mettait encore de l'argent de côté afin d'obtenir un passeport burundais ou tanzanien. Lorsque nous lui avons demandé comment les autres réfugiés réagissaient à ses tentatives de quitter le camp, s'ils pensaient qu'il fuyait ses problèmes, il nous a répondu :

Comme vous le savez, nous ne voyons pas tous les choses de la même manière. Certains pensent, comme vous le dites, que je fuis mes problèmes, mais d'autres croient qu'il vaut mieux essayer, car un jour je peux faire partie de la solution aux problèmes.

(Jean, septembre 1997)

Nous voyons ici combien il est important de comprendre les attentes des autres réfugiés : la stratégie de Jean, qui au départ semblait tout à fait égoïste, est légitimée par son rapport à la «lutte». En d'autres mots, les choix de Jean sont assujettis à l'évaluation de ses pairs et, de plus, il ressent un certain attachement au groupe et à l'objectif commun qui est de soutenir la «cause hutue».

Une autre stratégie utilisée par les jeunes hommes afin de ne pas se sentir perdus et de trouver un objectif à atteindre, est de prendre part à la vie politique. Les activités politiques dans les camps de réfugiés tanzaniens sont strictement interdites, ce que les autorités ont réitéré à plusieurs reprises lors des assemblés quand j'étais au camp. Toutefois, Lukole est saturé de politique. Le problème principal est la rivalité qui existe entre les principaux partis politiques du camp, les Palipehutu (*Parti pour la libération du peuple Hutu*) et le CNDD (*Conseil national pour la défense de la démocratie*). Cette rivalité s'est parfois soldée par des meurtres politiques. Des gens appartenant au mauvais parti (ou dont l'appartenance au mauvais parti était présumée) ont dû déménager vers une autre partie du camp pour des raisons de sécurité.

Mousa est un bon exemple de jeune homme qui a su se bâtir un réseau privé, lui procurant ainsi un sentiment d'appartenance et le sentiment, non seulement d'exercer un contrôle sur sa vie au camp, mais aussi de contribuer à l'avenir de son pays. Auparavant, il a occupé divers postes importants au sein de différents organismes qui œuvraient dans le camp et il a eu beaucoup de facilité à échanger avec les Européens (il parle anglais) et les Tanzaniens (étant musulman de la ville, il parle très bien le swahili). De plus, ses échanges avec les réfugiés de tous statuts sociaux ont été tout aussi harmonieux. À l'époque il avait 30 ans et il envisageait de monter sa propre affaire. Ses revenus seraient plus élevés et il aurait plus de temps pour discuter politique avec ses amis.

Bien qu'il n'ait occupé aucun poste officiel au camp, on a sollicité ses services lorsque des gens de son quartier ont eu des problèmes, qu'il s'agisse d'une carte de ration égarée, d'un vol à main armée ou d'une bagarre entre voisins. Il assistait aussi aux assemblés convoqués par le commandant du camp quand ce dernier voulait discuter de problèmes graves comme l'état de la sécurité au camp. Il ne faisait aucun doute que Mousa était influent et qu'il avait des relations aux bons endroits. Un jour, j'ai amené un *maybobo* (enfant de la rue) qui avait une infection au pied à l'hôpital. Grâce à plusieurs poignées de main et beaucoup de bavardage avec les employés, Mousa s'est assuré que l'enfant évite toutes les files d'attente et qu'il reçoive des soins exceptionnels.

Mousa est un exemple qui démontre les liens étroits qui existent entre le leadership politique et l'élite qui travaille pour les ONG et, à un certain degré, avec les chefs de rue. C'est de cette façon que le leadership politique a tant d'influence sur la population. Le leadership du CNDD, plus particulièrement, a réussi à trouver un grand nombre d'emplois dans les ONG pour différentes raisons. Leurs rapports privilégiés avec le HCNUR et les ONG signifient que leur version des événements devient la vérité acceptée, invalidant par le fait même la version des Palipehutu et renforçant l'image d'hooligans extrémistes de ces derniers. Les sympathisants des Palipehutu se sont plaints qu'il leur était, pour ainsi dire, impossible de se trouver un emploi, malgré leurs qualifications, en raison du népotisme qui règne au CNDD. Leur «appel» à la population réside plus dans leur promesse de combattre les Tutsis par tous les moyens possibles que dans leurs positions stratégiques dans les ONG. De la même façon, ils jurent de combattre les travailleurs corrompus et intéressés du CNDD qui se la coulent douce et qui fraient avec les *wazungu*.

En conclusion, les membres ont accès à des ressources comme à des emplois. Les deux partis dans le camp se battent pour avoir accès aux ressources qu'on y retrouve. Être membre d'un parti signifie aussi beaucoup plus que ça; c'est une façon pour les jeunes hommes de se sentir utiles. Une plainte qui revient constamment est que l'ennui et la paresse règnent dans les camps et, comme le dit la citation mentionnée plus haut dans ce document, les réfugiés ont le sentiment de ne pas contrôler leur propre vie «ils vivent comme des bébés dans les bras du HCNUR». Il faut encore une fois préciser que le HCNUR n'est pas nécessairement à blâmer pour cela. Il devient simplement le pôle d'attraction des frustrations des réfugiés. Le sentiment qu'ont ces derniers de ne pas être capable d'agir naît aussi de leur incapacité à influencer sur le cours des choses au Burundi, élément vital de leur retour éventuel. En devenant membre d'un parti politique et en faisant peut-être même un peu d'exercice physique ou d'entraînement militaire, ces jeunes hommes montrent qu'ils ne sont pas seulement nourris par le HCNUR ou «comme mort» (Mandazi Baker, février 1998). Ils s'occupent de leur propre avenir, ils agissent et ils montrent de la force. Les politiciens sont respectés et même craints dans le camp. Ils osent défier les lois du gouvernement de la Tanzanie et du HCNUR et établissent leurs propres règles. En d'autres mots, ils récupèrent la masculinité que le HCNUR leur a prise.

Nouvelles occasions – nouvelles idéologies?

Nous avons vu de quelle façon l'idéologie et les pratiques du HCNUR en matière d'égalité, conjointement avec le genre de vie menée dans un camp de réfugiés, ont défié les structures d'autorité. Nous avons vu comment ce sentiment de crise a souvent été interprété par les réfugiés en termes de relations hommes-femmes et, à un degré moindre, en terme d'âge et de classe sociale. L'interprétation principale est que le HCNUR a pris la place du père, faisant des réfugiés des femmes et des enfants désemparés qui lui obéissent et qui n'ont aucun contrôle sur leur propre vie (malgré le fait que le HCNUR encourage la démocratie et la participation des réfugiés). Finalement, nous avons vu de quelle façon certains jeunes hommes ont réussi à tirer avantage de la situation en se taillant de nouvelles positions qu'ils n'auraient jamais pu occuper au Burundi, où ils étaient sous l'autorité des aînés et des Tutsis.

La question des relations entre les hommes et les femmes est complexe. Il semble que ce soit encore les hommes qui prennent les décisions, malgré le fait que le HCNUR et que les ONG encouragent la «prise de pouvoir» des femmes, et le fait que les réfugiés se plaignent que les femmes n'obéissent plus à leur maris. Les chefs de rue sont encore des hommes, les employés influents des ONG sont des hommes, les politiciens sont des hommes, etc. De plus, et de façon plus importante encore, l'idéologie des relations entre les sexes ne semble pas avoir beaucoup changé. Il est encore honteux pour un homme de ne pouvoir subvenir aux besoins de sa famille, et les femmes doivent encore obéir à leur mari. En fait, l'effondrement de l'autorité patriarcale des aînés et des hommes importants dans le camp et le sentiment d'affaiblissement social poussent les jeunes hommes à briser le monopole des aînés et des hommes importants jusqu'à un certain degré, tout en conservant leur intégrité masculine. L'objectif des stratégies de ces jeunes hommes est de reprendre le contrôle de leur vie et de reprendre le rôle de pourvoyeur que le HCNUR

leur a retiré. Ironiquement, ils utilisent souvent les moyens mis en place par le HCNUR dans leur bataille pour arriver à leurs fins.

RÉFÉRENCES

- Benjamin, Judy.* 1998. Issues of power and empowerment in refugee studies: Rwandan women's adaptive behaviour in Benaco refugee camp', *Refuge*, Vol. 17, No. 4, October 1998.
- Daley, Patricia.* 1991. 'Gender, displacement and social reproduction: settling Burundi refugees in Western Tanzania', *Journal of Refugee Studies*, Vol. 4. No.3.
- Giddens, Anthony.* 1991. *Modernity and self-identity: Self and Society in the Late Modern Age*, Polity Press.
- Gilmore, David.* 1990. *Manhood in the Making. Cultural Concepts of Masculinity*, Yale University Press, New Haven & London.
- Jensen, Steffen and Simon Turner.* 1996. *A Place Called Heideveld- Iidentzties and Strategies among the Coloureds in Cape Town, South Africa*. Research Report No.112, Department of Geography and International Development Studies, Roskilde University, Denmark.
- Large, Judith.* 1997. 'Disintegration conflicts and the restructuring of masculinity', in Sweetman, Caroline (ed.), *Men and masculinity*, Oxfam.
- Malkki, Liisa.* 1995. *Purity and Exile: Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, University of Chicago Press.
- Newbury, David.* 1998. 'Understanding Genocide', *African Studies Review*, Vol. 41, No. 1, April 1998.
- Stepputat, Finn.* 1992. *Beyond Relief? Life in a Guatemalan Refugee Settlement in Mexico*, Ph.D. Dissertation, University of Copenhagen.
- Stepputat, Finn.* 1997. 'Repatriation and everyday forms of state formation in Guatemala', draft article for inclusion in Black, R. and Khoser, K., *The End of the Refugee Cycle? Repatriation and reconstruction*, Berghahn Books, Oxford and Providence.
- Turner, Simon (forthcoming):* 'Representing the past in exile: the politics of national history among Burundian refugees' in *Refuge*.
- Turner, Victor.* 1967. *The Forest of Symbols; Aspects of Ndembu Ritual*, Cornell University Press, Ithaca, New York.
- White, Sarah.* 1997. 'Men, masculinities and the politics of development' in Sweetman, Caroline (ed.), *Men and masculinity*, Oxfam, 1997.

